

PARIS MATCH

N° 255 DU 13 AU 20 FÉV. 1954 Afr. du Nord 60 fr.
10 fr. Belg. — G.-B. 1/6. — O.90 Suisse. — Maroc 65 fr. 50 Fr.

Un grand reportage couleur

AVEC LA LÉGION EN INDOCHINE

- son épopée
- sa romance

L'ABBÉ PIERRE

En une semaine, l'abbé Pierre a recueilli plus de 120 millions de fr., 20.000 couvertures, 12.000 chandails, 10.000 pantalons, 8.000 pardessus, 7.000 paires de chaussures, 2.000 chemises. Vous lirez à l'intérieur de ce numéro l'histoire de la vie passionnée de l'apôtre des sans-logis.



PIERRE AU GAUMONT : DES PROJECTEURS DEDOUBLENT SON OMBRE. L'ESTRADE EST DECOREE D'UNE FRISE REPRESENTANT DES SANS-LOGIS. LA QUETE EN LEUR FAVEUR, APRES LA SEANCE, ouverture couleur et photos Hubert de Segonzac

QUI EST L'ABBÉ PIERRE

En une semaine ce prêtre de la zone est devenu célèbre en soulevant une tempête de charité. Son histoire passionnée commence dans une riche famille de Lyon, passe par le maquis et la Chambre des Députés, pour aboutir chez les chiffonniers.

LE Gaumont est plein à craquer. 6.000 personnes attendent l'abbé Pierre.

Et voilà qu'il gravit les marches de l'estrade sur le fond lumineux du décor. L'ovation de la salle l'atteint comme un choc. Il hésite, on dirait qu'il chancelle. D'un geste il protège ses yeux éblouis qui cillent. Lui, l'homme habitué à la pénombre des tanières, aux nuits glacées où meurent ceux qui cachent leur misère, vacille en rencontrant soudain cette foule debout qui l'acclame.

Déjà il s'est repris, sa soutane élimée brille sous les projecteurs et sur elle se détache la brochette de ses décorations. Il a quitté son blouson brun et sa grande cape où il enveloppe les mioches qu'il emporte pour les mettre à l'abri. Mais il a gardé sa canne de montagnard qui ne le quitte jamais. Chacun avait devant les yeux, avant de le voir, son visage à la « Greco », joues creusées, barbe effilée. Mais il faut le regarder pour sentir la paix rayonnante qui demeure dans son être, même lorsque la souffrance le transperce au point de faire couler les larmes de ses yeux. Debout, long, émacié, avec la seule densité que lui donne sa soutane en mouvement, il parle. Les mots s'échappent de lui directs, précis ; des faits sans adjectifs.

Il n'a pas préparé ce qu'il dit. Il semble qu'un grand souffle l'anime :

— On m'avait parlé d'eux. C'était en banlieue. J'y suis allé. Ils vivaient sous une tente. La femme était étendue sur un matelas, dans la boue. Elle attendait un bébé. Près d'elle il y avait un petit garçon. Les deux autres enfants étaient morts. Le mari ? Il est arrivé le soir avec ses huit heures d'usine et sa paye dans la poche. Et pour rentrer chez lui il lui a fallu se mettre à quatre pattes, et ramper sous la bâche de la tente, comme un chien.

La voix de l'abbé Pierre devient sourde. Soudain, sa colère éclate :

— C'est cela, la zone ! La misère de la zone !

La foule regarde cet homme — au visage de saint — qui revient de l'enfer.

Ce n'est pas ce prêtre au blouson râpé de clochard qui lui parle, c'est la foule des pauvres, des sans-abris, des meurt-la-faim, des « souffrants », qui, par sa bouche, lui crie sa détresse.

Qui soupçonnerait que c'est de la grande bourgeoisie qu'est sorti cet apôtre surgi des bas-fonds de Paris ?

Pierre n'est que son « nom de guerre ». Son vrai nom, c'est Henri G. Grouès. Un nom qu'il a abandonné — avec tout le reste — quand la grâce l'a touché.

En 1930, il a dix-huit ans. C'est un garçon maigre, aux yeux fiévreux. Ses maîtres, les Jésuites de Lyon, voient en lui un sujet d'élite. Il appartient à l'une des familles de « soyeux » les plus riches de la ville.

Déjà les héritiers le guettent et sa place l'attend au conseil d'administration.

Le pêcheur d'âmes se fait passeur d'hommes

UN soir, il prend son père à part et lui dit :

— Je veux être le plus pauvre parmi les pauvres !

Et il ajoute :

— Ma place n'est pas parmi vous mais au fond d'un cloître !

Aucun raisonnement, aucune prière ne pourront le faire revenir sur sa décision.

Il renonce au monde. Il distribue sa part d'héritage et se fait capucin. La règle est sévère. Sa nature délicate faiblit, se révolte. Il la mate. Pendant six mois, il vit en reclus, sans une défaillance.

Plus tard il écrira :

— Au couvent, je croyais avoir fait l'expérience de la faim et du froid. Quelle erreur ! Pour les connaître vraiment il me fallait aller dans le monde !

La guerre — la drôle de guerre — le surprend à Grenoble où il est vicaire de la paroisse Saint-Joseph.

Une pleurésie allait l'envoyer au sanatorium. Il choisit le maquis. Il connaît la montagne. Le pêcheur d'âmes se fait « passeur d'hommes ». Son presbytère de Grenoble est devenu le rendez-vous des réfractaires. C'est à la fois un refuge et une officine où l'on fabrique et où l'on délivre de faux papiers. Un soir, un inconnu se présente. Blessé, à demi-paralysé, il est traqué par la Gestapo. L'abbé Grouès le prend en charge. Quelques jours plus tard, il emporte l'inconnu sur son dos et lui fait passer la frontière. Il apprend alors que cet homme est Jacques de Gaulle, le frère du général.

Il a mendié un soir pour nourrir ses compagnons

SA millième fausse carte d'identité, c'est à son nom que l'abbé Grouès l'établit. Il devient l'abbé Pierre.

Au Vercors où il s'est réfugié, il fonde un journal clandestin : *L'Union Patriotique*. Fait prisonnier par les Allemands, il s'évade, tombe entre les mains des Italiens, leur échappe, se réfugie à Lyon puis à Paris, où il devient l'un des agents de liaison de la Résistance.

Il rejoint de Gaulle à Alger et la grande vague de 1944 l'emporte à bord du *Jean-Bart* comme aumônier de la marine.

Le cardinal Suhard le convoque :

— Vous sentez-vous le courage de continuer le combat ? lui demande Son Eminence. Oui ? Alors présentez-vous aux élections de l'Assemblée Constituante !

Ce n'est pas une suggestion. C'est un ordre. L'abbé Pierre obéit.

Le voilà à l'Assemblée Constituante puis à l'Assemblée Nationale, représentant le département de la Meurthe-et-Moselle, sur les bancs du M.R.P.

Etrange parlementaire.

A 11 heures du soir, en pleine séance de nuit, il quitte brusquement le Palais-Bourbon pour s'engouffrer dans le métro et aller rejoindre en banlieue les clochards, ses amis.

Car l'abbé Pierre mène une double vie. Député le jour, il est apôtre la nuit.

— A l'époque où j'étais parlementaire, dit-il, je cherchais un coin pour me loger et travailler. Je trouvais une bicoque délabrée au milieu d'une terrain vague, à Neuilly-Plaisance, et je m'y installai.

Le malheur va bientôt frapper à sa porte. Il a le visage d'un garçon de vingt ans, aux joues creuses et aux yeux noirs de fièvre.

— Moi, ce n'est rien, dit le visiteur du soir. Mais il y a un type à côté de chez moi qui a tenté de se tuer. Il faut venir, tout de suite. Sinon il va mourir !

L'abbé a suivi le garçon. Et il a ramené l'homme chez lui.

— Je n'en peux plus ! répétait le désespéré.

— Tu resteras avec moi. Nous serons deux ! lui dit l'abbé.

L'homme est resté. Il est devenu le premier des Compagnons d'Emmaüs.

D'autres bientôt devaient venir : de tous les pays, de toutes les professions, de tous les mondes.

La baraque reconstruite se transforme en foyer. On aménage un dortoir, un réfectoire. Après les isolés, c'est toute une famille : le grand-père, le père, la mère, trois enfants, qui se présente. Pour les héberger, il faut dresser une tente en attendant que s'élèvent les murs de parpaing d'un logis de fortune.



GRANDE AVENTURE DE L'HOMME A LA CANNE A COMMENCE SUR LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIEVE DEVANT UNE TENTE SYMBOLIQUEMENT DRESSEE. C'ETAIT LE PREMIER SOIR DU FROID.

Sous le chapiteau, il gagne à Quitte ou Double 256.000 francs

Les clochards hébergés deviennent maçons. Toute l'équipe vit sur l'indemnité parlementaire du chef de chantier : l'abbé Pierre.

Un jour, l'argent vient à manquer. Les hommes n'ont plus de pain. La mère réclame du lait pour ses petits.

L'abbé quitte son bleu de maçon, passe sa soutane et s'en va vers la ville.

Le soir il revient chargé de miches de pain et de boîtes de sardines.

Où a-t-il trouvé l'argent de ces emplettes ? Dans les rues de Paris — en mendiant.

Il l'avoue — sans honte — à son premier compagnon, l'homme qu'il a arraché au suicide.

— Père, nous irons avec vous ! lui dit le rescapé.

Mendier ? Non. Il faut avoir l'âme d'un saint — ou d'un gueux — pour accepter une telle épreuve. L'homme et ses camarades gardent leur fierté d'ouvriers. Ils veulent travailler, gagner leur pain. Il n'y a pas de chômage pour les chiffonniers. Ils se font « biffins ».

L'ordre des « Chiffonniers d'Emmaüs » est créé.

A 3 heures du matin, on voit des ombres surgir des baraquements de la cité-refuge de Neuilly-Plaisance, « monter » en groupe vers Paris et s'éparpiller dans l'ombre louche. C'est le *commando de la misère* qui part pour son expédition de la nuit à travers les poubelles et qui, au petit jour, rapportera à la communauté sa moisson de vie.

Le petit Marc n'avait pu attendre que le toit fût posé

UN soir d'avril, l'équipe de choc des Compagnons d'Emmaüs est allée faire « une descente » à Senlis où des âmes charitables ont offert de vieux meubles sortis des greniers.

C'est l'abbé Pierre qui conduit la camionnette, sauvée de la ferraille et remise sur roues par deux « mécanos » de la confrérie.

Leur butin chargé, les compagnons vont reprendre la route de Paris quand sur la grand-place ils aperçoivent le chapiteau d'un cirque.

— Si c'est le *Quitte ou Double*, on y va ! dit l'abbé Pierre.

A la vue de Zappy Max qui harangue la foule, les trois vagabonds poussent un cri de joie, sautent de la voiture et se précipitent vers le cirque.

Stupéfaits, les badauds regardent ce curé escorté de ses deux chiffonniers pénétrer sous la tente.

Zappy Max et son partenaire mènent le jeu. On appelle les candidats.

L'abbé descend sur la piste, salué par des coups de sifflets, des applaudissements, des lazzi.

— Quelles questions choisissez-vous ? demande le speaker.

— Les questions d'actualité. Ce sont les seules qui comptent ! répond l'abbé.

Cette boutade lui gagne immédiatement la sympathie — véhémence — de la foule.

Et le jeu commence :

— Combien y a-t-il de députés aujourd'hui et combien y en avait-il avant la guerre ?... (250 francs.)

— Aujourd'hui, 627; avant guerre, 612.

— Que signifient les initiales O.E.C.E. ? (500 francs.)

— Organisation Européenne de Coopération Economique.

— Les signataires de l'armistice ?

(1.000 francs.)

— Foch, amiral Weymiss, Erzberger.

— Staline a-t-il rencontré Roosevelt à Casablanca ?

(2.000 francs.)

— Non.

— Qu'est-ce qui différencie les drapeaux français et luxembourgeois ?

(4.000 francs.)

— La disposition des couleurs.

— Qui signa le pacte de Bruxelles ?...

(8.000 francs.)

— Bidault.

— Les œuvres d'André Malraux ?

(16.000 francs.)

— *Les Conquérants, La Voie royale, La Condition humaine, Espoir, Les Noyers d'Attenburg, Histoire de l'Art.*

— Quel est le nouveau nom de l'Insulinde. (32.000 francs.)

— Etats-Unis d'Indonésie.

— Les gouvernements de 1951 ?

(64.000 francs.)

— Deux.

— La différence entre Hindoustan et Pakistan ?

(128.000 francs.)

— Bouddhiste et Musulman.

— Que signifient les initiales F.A.O. ?

(256.000 francs.)

— Food and Agricultural Organisation of O.N.U.

— Continuez-vous ? demanda le speaker.

— Non, j'arrête, répond l'abbé.

Et il toucha ses 256.000 francs.

« Pour le plaisir », il répond pourtant à la douzième question :

— Pourquoi la rue Saint-Jacques porte-t-elle ce nom ?

— Parce que les pèlerins y passaient pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle ! répond l'abbé.

Il a encore gagné. S'il avait joué réellement ce douzième round il emportait 512.000 francs.

Mais il a fait plus. Il a pu tenir le micro pendant sept minutes et faire connaître aux millions d'auditeurs de la radio l'œuvre à laquelle il consacre sa vie.

Tout le monde l'a écouté. Mais personne ne l'a entendu. Pour qu'on entende son appel de vie, il faudra que la mort entre dans son jeu.

Une nuit de janvier, l'abbé Pierre est seul dans son bureau de Neuilly-Plaisance, non pas assis à sa table — il ne s'assied jamais — mais debout devant cette planche surmontée d'un crucifix qui lui sert d'écritoire.

Un homme entre :

— Père ! l'enfant est mort !

C'est le petit Marc, un bébé de trois mois. Avec ses parents il campait dans un vieil omnibus délabré que les Compagnons d'Emmaüs avaient aménagé tant bien que mal en attendant que le vrai logis en « dur » fût construit.

Il avait fait trop froid. Le petit Marc n'avait pu attendre. Il était mort avant que le toit fût posé.

Aimez-les, dit-il,

vous ne pourrez plus dormir

ALORS brusquement la colère de l'abbé Pierre éclate.

Il écrit au ministre de la Reconstruction. Pendant que la Chambre discute les crédits à allouer aux cités d'urgence, un enfant est mort de froid. Et l'abbé invite le ministre à assister à l'enterrement.

Provocation ? Défi ?

Non. Simple appel d'un homme à un homme. Cet appel d'un inconnu, l'Etat l'entend. M. Le-maire répond à l'abbé Pierre.

Le jour des obsèques, le ministre est là, et pendant 2 kilomètres, tête nue, il marche dans la boue derrière le corbillard des pauvres.

Et soudain le scandale éclate.

La presse, la radio, la télévision, le cinéma ont projeté leurs pleins feux sur cette affreuse tragédie de l'ombre.

Le visage de l'abbé Pierre paraît sur tous les écrans. Et les traits du « curé chiffonnier » s'éclairent subitement d'une lumière insolite. Bientôt la véritable ressemblance s'affirme : sous la rudesse du masque perce la douceur de saint François, dans le regard brûle la flamme du Poverello d'Assise.

— Secouez-les, aimez-les ! Vous ne pourrez plus dormir ! répète l'abbé Pierre.

Cette mauvaise conscience qui tourmente la foule, une nouvelle vague de misère va l'exaspérer jusqu'à la rendre intolérable.

Moins 15°. Moins 20°. Le froid noir pourchasse le chemineau sur la route et le malheureux sous les ponts. La grange n'est plus un abri. L'homme meurt sur la paille. Le pont n'est plus un refuge. La bouche du métro elle-même ne protège plus du vent qui glace et qui déchire. Les sans-toit ont beau se terrer et se serrer les uns contre les autres, haillons contre haillons, épaule contre épaule, la mort est sur eux.

En une seule nuit on en ramassa dix-sept — morts de froid dans les rues et sur les routes. Cette nuit-là, l'abbé Pierre ne s'est pas couché. Jusqu'à l'aube il a couru ces « repaires de misère » dont il connaît tous les recoins. Il a ameuté la rue, le quartier. Il a obligé les gens qui dormaient au chaud à se lever, à ouvrir leur fenêtre, à descendre dans la rue.

Dans les beaux quartiers on débarrasse les chambres de bonnes

L'INSURRECTION de la charité éclate.

Les portes s'ouvrent. Les couvertures, la soupe chaude, l'abri ramènent à la vie les « souffrants » et les « gisants » du pavé — comme il les appelle. Le miracle se multiplie. La raffe devient amour. Le poste de police qui sent le café fumant prend une chaleur de foyer. Toutes les bonnes volontés sont mobilisées. L'abbé Pierre lance sans répit ses appels. Devenu en un soir vedette n° 1 du cinéma, de la radio, du music-hall et de la télévision, le curé de choc mène sa parade monstre avec la foi et la merveilleuse candeur de saint François.

Rien ne l'étonne. Pas même le succès. Il avait demandé 4.000 couvertures. Il en reçoit 20.000.

— Il en manque ! s'écrie-t-il.

Il espérait quelques centaines de milliers de francs pour les secours d'urgence. Il encaisse plus de 150 millions.

— Donnez toujours, répète-t-il.

Au début de janvier, il avait quelques logis en chantier. Dans la première semaine de février, il dépose 100 millions à la banque pour entreprendre la construction de centaines de logements. « Et plus en carton bitumé, en dur ! » affirme-t-il triomphant.

Le maléfice est conjuré. Les nantis, les heureux, les logés ne peuvent plus ignorer les sans-pain, les sans-toit. Le rideau de fer de l'égoïsme et de l'indifférence est levé. Les misérables sont là — muets, grelottants, avec leurs yeux qui font peur. Et personne ne peut plus ne pas les voir.

Déjà dans les « beaux quartiers » on débarrasse les chambres de bonnes.

Le « cercle blanc » — signe du ralliement préconisé par l'abbé Pierre — apparaît aux boutonnieres. La bonne volonté appelle la bonne volonté. L'homme revient à l'homme.

Pour que s'opère ce miracle, il a suffi qu'un homme rompe le silence et prononce les paroles que le Galiléen adressa, il y a 2.000 ans, aux Pèlerins d'Emmaüs.

Henriette CHANDET.